

dit M. Haynes, les récits exagérés des conquérants espagnols, les peuples les plus intelligents et les plus éclairés, n'étaient en réalité que des demi-barbares, à l'âge de transition entre la pierre et le bronze, sans écriture, sans alphabet et ne possédant pas même des bêtes de somme. »

Quelques-unes de ces conclusions pourraient être discutées. Il y a aussi des lacunes. La paléontologie quaternaire, si importante comme élément de classification, est passée sous silence. Quoi qu'il en soit, le mémoire de M. Haynes témoigne des progrès accomplis, depuis quelques années, dans l'étude du préhistorique américain. Il montre que nos confrères d'au-delà des mers sont sur la voie de découvertes extrêmement intéressantes, auxquelles nous sommes loin de rester indifférents.

COMMUNICATION

UN KAMPONG JAVANAIS

Notes ethnographiques prises à l'Exposition universelle de Paris

PAR M. ERNEST CHANTRE

Parmi les curiosités de l'Exposition on remarque, sur l'esplanade des Invalides, un vaste espace fermé par une palissade de bambous. A l'entrée on lit cette inscription : *Kampong* (village) *javanais*.

Ce village se compose d'une vingtaine de maisons et de soixante habitants environ. On a installé là ces familles, de manière à ce qu'elles puissent s'occuper, se nourrir, et s'administrer comme dans leur pays.

Leurs maisons sont faites de tiges de bambous assemblées avec des fibres de cocotier et recouvertes par des feuilles de palmier. Leur outillage se compose d'un *bendo*, sorte de couperet et d'un couteau à main appelé *pissoraoute*.

Toutes ces maisons se ressemblent. A l'intérieur une sorte de plancher, fait de bambou tressé et élevé de deux pieds au-dessus du sol, constitue le mobilier tout entier. Les Javanais s'y accrou-

pissent deux fois par jour pour prendre leurs repas qui se composent toujours de riz et d'une grillade de mouton. Le soir ce plancher est transformé en couchette en le recouvrant d'un mince lit de crin ou de feuilles sèches.

Au dehors se trouve une autre natte sur laquelle les habitants s'installent pour travailler en plein air.

Le village prépare sa nourriture en commun. Des cuisinières, (*kokki*) placent sur un feu de bois un grand chaudron en cuivre (*dang-dang*) à moitié rempli d'eau, qu'elles recouvrent avec une corbeille conique en bambou tressé, la pointe de cette corbeille est tournée à l'intérieur du chaudron ; elle contient le riz qui cuit à la vapeur.

Plusieurs industries sont exercées sous les yeux des promeneurs. C'est d'abord une famille de fabricants de chapeaux qui se livre à ses occupations habituelles. Les hommes découpent avec le pisso-raoute, l'écorce de bambou en fines lamelles que les femmes emploient aussitôt à la confection de coiffures de toutes formes.

Ensuite se rencontre la lutte de M^{me} M'Prède, fabricante de *batik* (éttoffe). A l'aide de quelques instruments très simples, elle puise dans une casserole de la cire fondue qu'elle répand sur l'étoffe en dessinant des oiseaux, des mammifères, des insectes et des fleurs. Cette étoffe ainsi préparée est plongée dans la teinture ; toutes les parties recouvertes de cire restent blanches, et on a le batik, employé par les Javanaises à la confection de leurs jupes ou *saroung*.

Dans une autre cabane on voit des femmes qui servent des consommations aux visiteurs. Elles sont vêtues dans le costume de leur pays. Ce costume se compose de la jupe (*saroung*) et de la *cabaya*, grande camisole retombant jusqu'aux genoux et attachée sur la poitrine par une épingle plus ou moins ornée. La jupe est retenue à la taille au moyen d'une ceinture en métal qui se termine en avant par une plaque nommée *pending*. Les Javanaises portent des boucles d'oreilles de différentes formes.

Les autres habitations sont occupées par le personnel du théâtre. Jusqu'à présent, les seules représentations données par cette troupe se composent de deux ballets accompagnés du *gamelang*, orchestre

composé d'instruments de bois et de cuivre, d'un violoncelle à deux cordes et d'un tambour en écorce de cocotier.

Le corps de ballet comprend cinq danseuses qui exécutent lentement les danses de leur pays en agitant surtout les bras et les mains aux accompagnements du *gamelang*.

Rien dans cette chorégraphie ne rappelle les ballerines européennes ou les almées : c'est une danse tranquille et décente qui fait à peine ressortir la souplesse des bras.

Quand l'orchestre s'arrête, les danseuses reprennent leurs places dans les huttes, et les musiciens parcourent le village en jouant d'autres airs au moyen de bambous évidés qu'ils frappent les uns contre les autres : c'est la musique des montagnards javanais ; elle est aussi monotone et désagréable que la première.

Le kampong (village) a deux chefs ou *mandors*, pour lesquels les Javanais professent un grand respect. L'accord le plus complet règne parmi eux.

Le plus grand plaisir des habitants du kampong est d'admirer les bijoux des promeneurs et tous se promettent d'acheter des pendeloques et des montres avec les économies qu'ils pensent faire sur leurs appointements (50 francs par mois environ).

Tous se préoccupent aussi de la date de leur retour à Java. Une personne de notre connaissance qui a habité Java pendant plusieurs années a eu l'amabilité de nous servir d'interprète auprès de ces insulaires. Tous nous ont déclaré qu'ils se portent très bien « malgré le froid ». Ils sont fiers du grand nombre de leurs visiteurs, mais ils s'ennuient et attendent avec impatience le retour dans leur patrie.

La séance est levée à 6 heures et demie.

L'UN DES SECRÉTAIRES : E. LESBRE.
